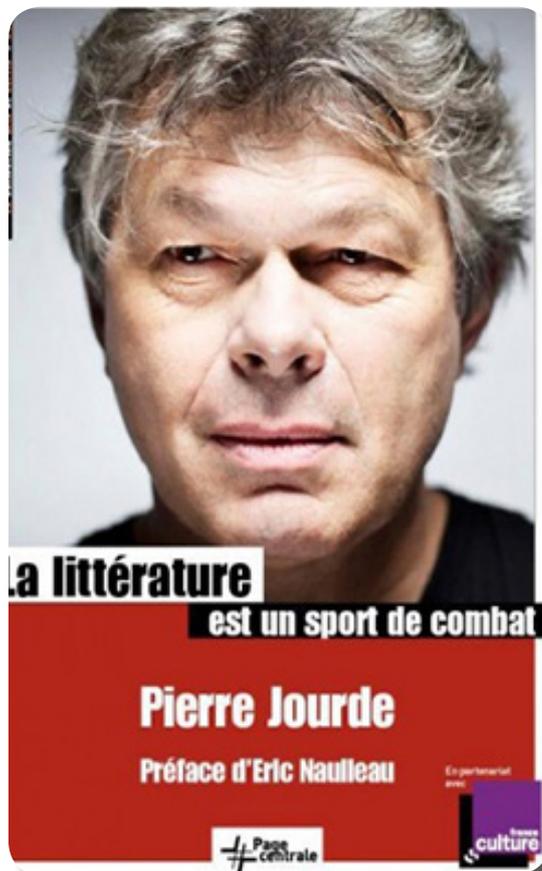


Pierre Jourde - La littérature est un sport de combat

Présentation



Que la littérature soit un sport de combat, nul ne l'illustre mieux que Pierre Jourde. De la tentative de lynchage par quelques habitants du pays perdu jusqu'à l'agression en réunion d'une partie de la critique littéraire en passant par l'irruption chez lui d'une voisine, couteau à la main (tous épisodes ici rappelés selon des modalités diverses), son parcours d'écrivain n'est pas sans évoquer une inquiétante version du « pierre, feuille, ciseau » cher à nos enfances. Qu'importe le moyen employé, caillasse, article orienté ou instrument à lame, qu'on le lapide, qu'on l'étouffe ou qu'on l'éventre, pourvu qu'il cesse d'écrire. On aura noté dans les deux principales circonstances le déséquilibre des forces en présence, un homme seul face à des adversaires en nombre — et même quand votre serviteur fut du pugilat, puisqu'il passe pour ne point laisser sa part aux chiens en ce domaine, la confrontation évoquait moins le catch à quatre que l'escrime des mousquetaires contre la nuée des gardes du cardinal de Richelieu. Chez ces gens-là, monsieur, on chasse en meute. Ce qui ne me tue pas me

rend plus fort, l'affaire est entendue depuis Nietzsche, Pierre Jourde survécut à toutes les épreuves jusqu'à occuper aujourd'hui sa juste place dans la littérature française contemporaine — l'une des plus hautes à mon sens, il serait grand temps qu'on s'en avisât dans les confins où la nouvelle n'en est pas encore parvenue. Et sinon, qu'on lise ou relise L'Heure et l'ombre, Festins secrets, La Première pierre...

(...) Du temps où j'étais son éditeur, impossible de savoir si sa visite annonçait un roman-fleuve, un recueil de haïkus ou un récit de voyage au Tibet (la bibliographie complète fournie en fin du présent volume donne une juste idée de sa vaste palette littéraire). Aujourd'hui que je reste son ami, impossible de deviner quand le téléphone sonne s'il va me convier à intervenir dans un séminaire universitaire ou me proposer de mener des bêtes à l'estive dans le Cantal. Un ferrailleur sachant ferrailer ne se laisse jamais cerner, tel est aussi le déroutant enseignement des pages ici rassemblées. L'image du bon vivant ne s'y superpose qu'imparfaitement à celle de l'amoureux fou des sinuosités proustiennes, la réputation de cogneur le dispute à celle de spécialiste des préciosités huysmansiennes. (...) Tout au long de ces dizaines d'entretiens, d'articles et d'interventions, un léger tremblé empêche que se précise tout à fait les contours de l'homme et de l'écrivain. Il se peut qu'un secret de famille continue en silence son travail de sape (sa grand-mère fit passer le père de Jourde pour son chauffeur afin de dissimuler une origine adultérine), il est plus probable que des intuitions de l'enfance paysanne

Pierre Jourde - La littérature est un sport de combat

(« Sans le comprendre d'abord, j'ai fini par réaliser que ce que l'on prend comme le lieu-même de l'authenticité, la terre, les morts, la campagne, tout l'attirail barrésien était exactement l'inverse : le territoire d'une fiction permanente. »), ait émergé cette décisive vérité de l'individu moderne : « Enfin, nous sommes plein de discours. Nous nous racontons notre vie. Nous nous la racontons, plutôt que de la vivre. » De cette contradiction, Pierre Jourde a fait le principe de son œuvre : écrire la vie dans l'espoir qu'il sait pourtant vain de la capturer entre ses mots, que la trame du papier se confonde avec la pulpe des jours, qu'un flux d'encre se mette à courir dans les veines du temps, que du bout des doigts nous parvenions à déchiffrer sur une page l'alphabet secret de nos existences, que naisse enfin une étrange créature : L'Homme-Livre. Autant dire que si je n'ai plus la fierté d'être son éditeur, j'aurai pour longtemps encore le plaisir de rester son lecteur.

extrait de la préface d'Eric Naulleau

Extrait

FT : Parmi les préjugés critiques, tu relèves celui de la *modernité* entendue comme perpétuel dépassement des formes ; et tu ajoutes : « Mais ce modèle de l'histoire esthétique est lui-même daté. D'autres modèles sont possibles, en rhizome par exemple, qui concilient le développement créatif et le retour partiel à des formes anciennes, ou plutôt à des possibilités formelles qui n'ont pas été exploitées » (p. 387). Pourrais-tu expliciter ta remarque ?

Par ailleurs, pour me faire l'avocat du diable, n'y a-t-il pas non plus un impensé dans ta conception de la critique ? Celui du *sens*... Quand et comment, selon toi, un texte fait-il *sens* ? Dans quelle mesure des créations contemporaines comme les poésies-dispositifs ou les écritures multimédias font-elles sens à tes yeux ?

PJ : Je veux dire par là que l'idéologie du dépassement des formes, d'une part est un conservatisme, puisque cela revient à ne créer qu'en fonction du passé, et un formalisme, évidemment. Je veux dire qu'un artiste est un bricoleur, qui construit sa maison avec des morceaux de récupération, se débarrasse de ceci, intègre cela, développe ici, s'arrête là. L'ensemble, éventuellement, est original, et sera peut-être du jamais vu. Notre rapport à l'art du passé est beaucoup plus complexe que la représentation rustique de la ligne droite, un cran plus loin toujours. A force de fréquenter le passé, on s'aperçoit de toutes les possibilités qui se sont ouvertes à un moment donné, et qui n'ont pas toutes été développées. On les suit. Je ne sais pas si on dépasse quelque chose : on compose. La création est une composition des temps et des langages.

Pour ce qui est du sens, c'est une vaste question, je ne la traiterai pas ici, mais je ne l'ai

nullement évitée. J'en traite surtout dans le livre sur l'incongru. Les passages sur le dépassement du symbolique dans *Littérature monstre* ne t'ont peut-être pas échappé, dans l'avant-propos. La dimension symbolique du sens n'est ni la seule, ni la plus intéressante dans la littérature moderne. Commenter un texte, pour moi, n'est pas montrer ce qu'il *veut dire* symboliquement, mais de quelle manière il creuse nos représentations pour tenter d'atteindre l'être, au sens heideggérien du terme. C'est pourquoi aussi l'art a pour moi à voir avec l'émotion, n'est pas seulement cérébral. L'émotion est inhérente à l'art, parce qu'elle est la découverte, par lui, de la consubstantialité de la chose singulière et du néant, consubstantialité qui est l'être même. L'être ne peut pas nous atteindre intellectuellement, mais sous la forme de tonalités, d'humeurs (je reste dans une ligne heideggérienne), qui sont la matière du romanesque, ou dans une extase poignante. Ce que l'on appelle le sens, c'est le dépli interprétatif de cette émotion métaphysique. Même la dimension sociale du roman obéit à ce schéma, si l'on considère que la vie sociale est une lutte et un jeu de leurres autour de la détention imaginaire de l'être. Ou encore : ce que l'on appelle le sens, en littérature, est d'abord, non l'énonciation d'un quelconque message, mais la mise en scène des discours et des bavardages qui nous colonisent, et la représentation de notre difficulté à être au monde, c'est-à-dire à laisser advenir l'être. Mais il est impossible de *signifier* l'être, on ne peut qu'en désigner la place.

FT : Et à la page suivante, tu affirmes : « Les problèmes que connaît aujourd'hui la littérature sont moins le fait des écrivains que des éditeurs et des journalistes qui en donnent une représentation déséquilibrée. Chercher à rééquilibrer cette représentation condamne encore aujourd'hui celui qui s'y risque à une relative solitude » (p. 388). Ce qui est une façon d'aller à l'encontre d'un préjugé à ton égard : tu conçois le critique comme un *régulateur*, et non comme un *érein*teur...

PJ : *Régulateur*, c'est très juste. Mais j'assume l'ironiste en moi. Il faut faire le ménage dans nos modes de représentation, et le rire reste à mon sens le plus efficace balai. De fait, la quasi-disparition de la critique littéraire, à quelques exceptions près, du moins en ce qui concerne le support papier, demande une contrepartie. La marchandisation de la littérature s'accompagne d'une prolifération de la critique de révérence, contre laquelle il faut réagir. Elle a toujours existé, mais ce qui est nouveau, c'est qu'elle se donne en plus pour la seule légitime. Pour elle, une critique négative viendrait, par nature, d'ennemis de la littérature. Je pense que c'est exactement l'inverse, mais pour ce qui est des préjugés, j'ai eu ma dose. J'ai publié *La Littérature sans estomac* moins pour attaquer des écrivains que pour réagir aux choix d'une certaine critique, qui accordait une importance démesurée à des livres à mon sens sans intérêt, alors que la littérature compte beaucoup d'auteurs passionnants que l'on ne mentionne pas assez. Il s'agissait aussi, tout simplement, de regarder de près les textes au lieu de parler d'autre chose. Je me préparais à ce que la critique soit, en toute justice, critiquée. Je ne prévoyais pas qu'il s'agissait, pour certains, de tout autre chose : non pas de lui répondre sur le plan des textes et des idées, mais bien de lui dénier toute légitimité, et de jeter sur elle la suspicion, sur le plan idéologique ou moral.

Pierre Jourde - La littérature est un sport de combat

Presse

Du célèbre titre du film de Pierre Carles sur Pierre Bourdieu, La Sociologie est un sport de combat, on pourrait juger la paraphrase usée. Sauf que quand il s'agit d'évoquer ce troisième Pierre : Jourde, il est difficile d'imaginer plus pertinent. Éric Naulleau, qui signe la préface, commence d'ailleurs par là : « Que la littérature soit un sport de combat, nul ne l'illustre mieux que Pierre Jourde ». Et de rappeler la tentative de lynchage que l'auteur a dû subir en raison d'un livre, Pays perdu (épisode qu'il a médité dans La Première Pierre), l'agression d'une partie de la critique littéraire parisienne ulcérée par La Littérature sans estomac ou l'irruption, chez lui, d'une voisine, un couteau à la main... Sans compter que notre écrivain fait fuir Christine Angot, rend hystérique

Josyane Savigneau, exaspère François Bégaudeau... Comment ne pas le trouver éminemment sympathique ?

D'un autre côté, la chronologie qui ouvre ce recueil d'articles présente un écrivain instinctivement réfractaire, qui s'est toujours donné les moyens de servir son goût d'en découdre, que ce soit par la pratique du kick boxing, la boxe française, la savate-défense, le Krav Maga... Et puis évidemment par les idées, le style, la fougue, comme le montre le contenu de ce livre qui contient une quarantaine d'entretiens (dont deux à Chro), au cours desquels Jourde boxe dans des catégories diverses : la création, la critique, la modernité, le social, l'enseignement, le statut de l'écrivain, son œuvre propre, tous sujets liés les uns aux autres et dont le traitement témoigne d'une approche de la littérature à la fois probe, intransigeante et totale. Expert pour épuisier les baudruches, drôle, teigneux, corrosif, l'auteur de Festins secrets prend tout à bras le corps et sait cogner fort là où ça compte. Si ce recueil ne comporte, bien sûr, vis-à-vis des romans ou des essais souvent cardinaux, qu'une dimension périphérique, il n'en est pas moins riche et réjouissant, d'autant que Jourde est particulièrement à l'aise dans l'exercice de l'entretien ou du débat qui suscite ses excellents réflexes pugilistiques. Puissant et roboratif.

Chronic'art

Universitaire, écrivain et critique, Pierre Jourde est un homme-livre des plus complets. Et sa passion se partage : comme professeur, comme pamphlétaire, comme romancier, il a su créer autour de lui une famille de lecteurs attentifs et passionnés. Au fil des livres, s'est imposée l'image d'un écrivain précis, exigeant, mais aussi cruel et lucide, dans le regard qu'il porte sur la littérature des autres, et de quelques ratés désignés par leurs pairs pour être importants... Devenu célèbre pour le "grand public" par le Jourde & Naulleau, ensemble de textes assassins pour l'amour-propre de quelques figures médiatiques de la littérature contemporaine, il porte l'exigence de lecteur sur le moindre écrivain pour faire une exégèse stricte et révéler les faussetés de livres qui ne sont que tromperies au regard de ce qui le tient debout : la littérature !

Pierre Jourde - La littérature est un sport de combat

Coup de poing, donc, pour cet écrivain-boxeur, qui dans sa vie privée aussi bien que publique a subis de nombreuses injures, insultes, agressions, et toujours pour ses livres — même ce bel éloge de son village, Pays perdu, si mal compris par ses amis et voisins au point qu'il échappera de peu au lynchage... Pierre Jourde, pourtant, à le côtoyer, est un être délicieux, fin, tendre et prévenant : alors comment expliquer qu'il soit si "méchant" avec ses contemporains et confrères ? est-ce de la méchanceté ou simplement un goût passionné pour la littérature et le dégoût des fausses gloires juste enflées d'elles-mêmes et tenant les rênes de la République des Lettres par un petit jeu de copinage et du pouvoir de nuisance des uns ou des autres ? Pierre Jourde, au milieu de l'arène, se tient droit, seul, encaisse, puis décoche ses coups, qui sont autant de romans magnifiques et qui tiennent toutes les promesses de l'exigence qu'il reproche de ne pas lire chez les autres...

Alors, la meute contre lui lancée se disperse, les lecteurs et quelques fidèles passionnés auront raison des injustices : chaque roman de Pierre Jourde sera une nouvelle étape vers la reconnaissance de son vrai et beau travail, Le Maréchal Absolu, Festins Secrets, autant de très grands romans qui constituent aussi la marque de son opposition à la mollesse du temps, à la vacuité des styles qu'on voudrait lui imposer comme modèle, à la bêtise des thèmes autour desquels se construisent les romans insipides qui caracolent en tête des classements des meilleures ventes...

La littérature est un sport de combat est retour sur l'œuvre de Pierre Jourde au travers des entretiens qu'il a pu donner au fil de sa carrière. Entretiens d'où extraire sa poétique ? disons, plus modestement — même si... — le portrait d'un écrivain, d'un homme, enfin, d'un combattant.

Eric Nulleau a raison d'insister dans sa belle préface, celle d'un ami, d'un compagnon de route fidèle parmi les fidèles, sur la solitude du combattant, "un homme seul face à des adversaires en nombre" qui, comme une "meute", voulurent le faire taire. En vain. Heureusement.

Loïc Di Stefano, Le Salon littéraire